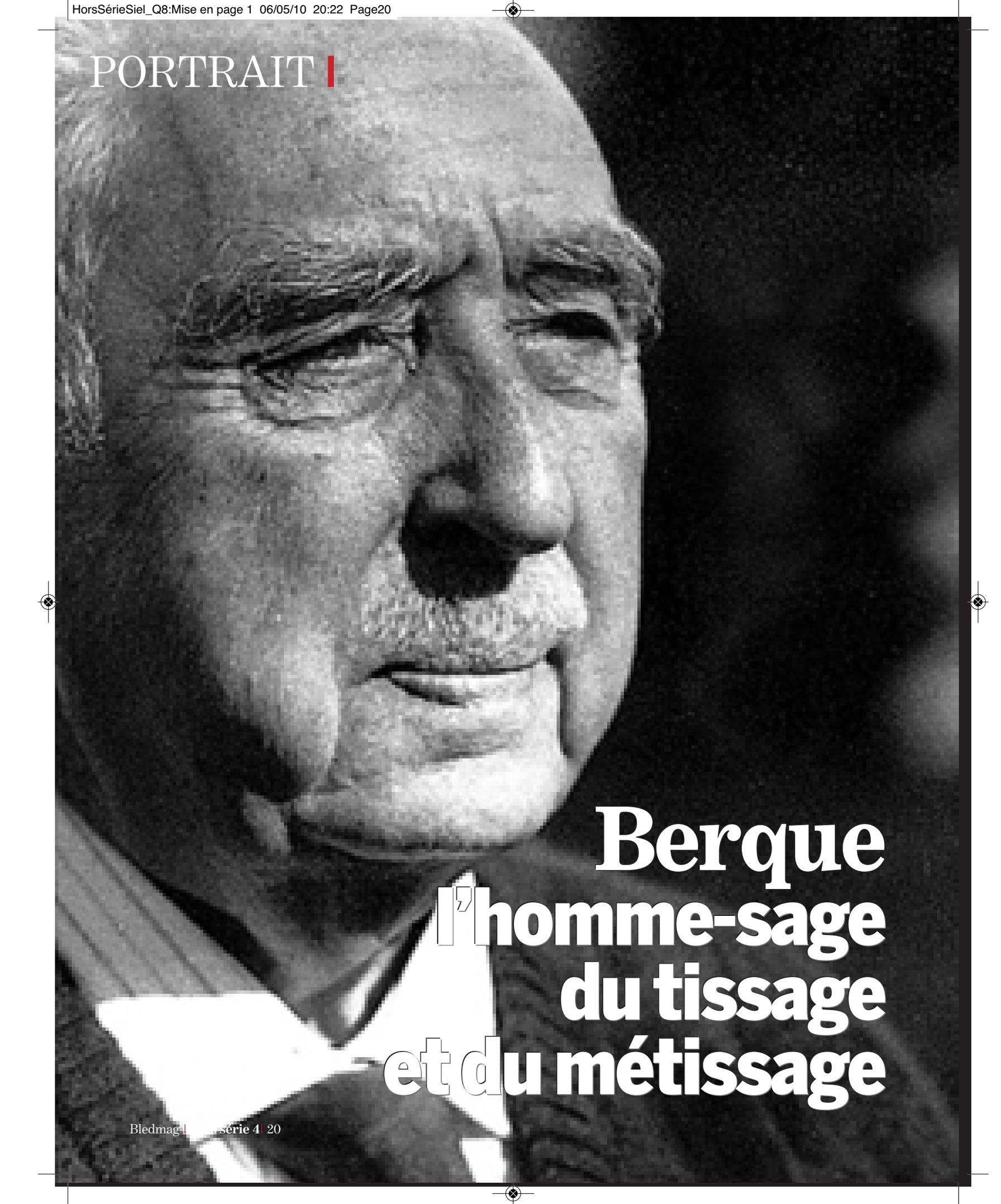


PORTRAIT |



Berque l'homme-sage du tissage et du métissage

Réda Benkirane est sociologue et consultant international à Genève. Selon lui l'œuvre de Berque témoigne d'une créativité qui fait défaut autant au nord qu'au sud de la Méditerranée : au lieu donc de politiser le civilisationnel, la solution consisterait à civiliser le politique.

L'hypothèse centrale de Jacques Berque postulait que les Arabes se dirigèrent au XXe siècle « du sacré à l'historique ». Cette hypothèse devrait être encore réexaminée sous l'éclairage de son œuvre ultime et majeure, la traduction du Coran : « elle semble excentrée de ma personne par une dictée supérieure. C'est ainsi que les musulmans la sentent. Or je fais miennes leurs attitudes quand j'étudie leur Livre, tout en gardant la distance propre à m'identifier » confesse ce Maghrébin d'origine française dans ses *Mémoires des deux rives* (Seuil, 1989). S'il fut donc le témoin privilégié de la sortie du sacré, Berque perçut ainsi la démarche islamiste (qui occupe tout l'espace depuis trois décennies) comme une expérience pleinement historique qui n'a pu ou su s'assortir « d'une renaissance spirituelle » (elle n'a selon lui entraîné aucun renouvellement significatif des études coraniques). Contrairement à la prophétie de la plupart des islamologues des dernières générations qui annonçaient la « revanche de Dieu », le « retour du religieux », l'ancien professeur au Collège de France, quant à lui, observait combien la désacralisation était une donnée empirique, irréversible et l'islamisme (ou l'islam politique) n'en est que l'expression phénoménologique la plus manifeste.

« La connaissance orientale que je m'efforçais de ranimer, je ne lui voulais rien de commun, pour le meilleur et pour le pire, avec l'exposé de Sciences Po ou l'enquête journalistique. Je la voulais fondamentale » précise encore Berque. C'est justement à une connaissance à la fois dynamique et fondamentale (rétrospective, introspective et prospective) — aux antipodes des lectures politistes et journalistiques qui triomphent et modèlent les opinions publiques — qu'appelle de façon urgente le monde du XXIe siècle. Or l'œuvre de Berque témoigne d'une créativité qui fait défaut autant au nord qu'au sud de la Méditerranée : au lieu donc de politiser le civilisationnel, la solution consisterait à civiliser le politique, tel est en substance le message de Jacques Berque dans ses ultimes textes et explications.

Du point de vue des sciences sociales, la sociologie de Berque fut, à n'en pas douter, en avance sur son temps. L'ère du savoir hyperspécialisé qui a régné à l'Université touche à sa fin. La multidisciplinarité, la transdisciplinarité et, mieux encore, le remembrement de disciplines scientifiques sont devenues un impératif incontournable pour la construction des savoirs et la production de nouvelles connaissances. Il n'y a pas d'autre voie pour aborder la complexité du monde, irréductible à la vision déterministe et mécaniste, vestige de sciences « dures » d'un autre âge. À l'échelle de l'humanité, où les religions et les civilisations sont des visions ou des résumés d'univers, des dynamiques d'émergence sont à l'œuvre ; le phénomène le plus significatif auquel on assiste actuellement est l'interférence constructive et destructive entre le local et le global. Le savant doit donc être un spécialiste mais aussi un passeur de cultures, devant être dorénavant capable de pouvoir relier des savoirs d'autres disciplines, d'analyser en « zoomant » du macro- au microscopique, de « contextualiser » pour décrire avec rigueur autant le tout que la partie. Or Berque a poussé très haut et très loin cet art de la complexité. Véritable orfèvre en la matière, il savait capter le mouvement des peuples, la personnalité des profondeurs, l'incertitude des sociétés autant que leurs permanences et leurs zones stables. C'est ce qui lui faisait rendre compte avec acuité de l'art de nouer le tapis maghrébin, du polygone étoilé et de toutes sortes de détails plus ou moins baroques de la réalité. C'est cette méthode qui lui permit dans un texte magistral, Fez,

le destin d'une médina, de proposer une définition remarquable de la cité : le lieu, le lien qui réunit, au sein d'une même famille, savant, artisans et commerçants.

L'argument de la multidisciplinarité, manifeste tant défendu par Berque, inscrit dans chacun de ses livres et de ses terrains sociologiques, fut donc prémonitoire.

« L'Islam est une réalité qui défie l'analyse » avait écrit le philosophe indopakistanaï Muhammad Iqbal. Pour contourner l'immense difficulté, Jacques Berque ne trouva pas mieux que de développer une sociologie vaste et profonde. « L'ampleur de l'embrassement, la multiplicité des angles de vue pouvaient seules à mes yeux fonder l'étude d'une société. » Ce que Berque proposa toute sa vie, c'est une tentative de prise totale du réel, pour rendre compte non pas d'une dimension unique (politique, religieuse, économique, sociale,...), ou d'une séquence particulière (l'ère des indépendances) mais pour formuler une sorte de « théorie du tout », où les « espaces et moments », les hommes et les choses se chevauchent, s'entrelacent, se tissent, divergent en arborescences ou se propagent sur le mode adventif du rhizome. La méthode de Berque est certes très singulière du point de vue du style ; signalée à la fois dans un vécu qui parcourt l'Occident et l'Orient, remontant des dialectes arabes à la langue classique en passant par l'arabe médian et sans compter des essais de grammaire comparée, elle a généré dans le texte les diverses facettes et enjeux de l'arabité et de l'islamité. Ajoutons à cela qu'une raison poétique anime l'œuvre de Berque, celle-ci rend le monde qu'il décrit proche, coloré, incarné. L'homme a travaillé sa langue d'expression, le français, tout en instruisant sur la langue du dâd (l'arabe comme langue élue du texte coranique). Le croisement est réussi, mieux encore, il y a de la beauté dans cette « histoire sociale de l'Islam contemporain ».

Un dernier point qu'il faudrait ici mentionner concerne les rapports de Jacques Berque avec l'orientalisme et sa longue expérience de fonctionnaire de l'administration coloniale au Maroc notamment. Le sociologue a rencontré l'orientalisme mais il était déjà porteur d'une arabité héritée de la terre natale, l'Algérie qui colle à la peau. « Autant qu'il était en moi, j'avais travaillé dans le sens de l'histoire maghrébine, et cela du sein même de l'administration coloniale. » Et c'est précisément cela qu'il faut retenir ; le sens de la trajectoire, impeccablement alignée sur la flèche du temps physique, qui déprogramme — il n'y a pas d'autre mot — le projet orientaliste. « Je me mets dans leur tunique, ataçammaçu, dirait l'arabe, en restant moi-même. Comment est-ce possible ? Sympathie ? empathie ? Max Weber a démêlé ces ambiguïtés. Moi, ce que je constate, c'est que cette fusion passagère fortifie en moi tout ensemble l'identique et le différent. » Si donc Berque fut en quelque sorte « le dernier orientaliste », il ne le fut certainement pas sur un mode nostalgique mais plutôt comme un métis, un savant issu d'une hybridation culturelle promise à l'avenir des nouvelles et prochaines générations de gens de science. Berque, d'une certaine manière, annonce les cognitaires de ce siècle, qui procèdent par tissage et métissage de savoirs.

C'est à une sociologie vaste et profonde, à la mesure de l'étendue des deux rives de la Méditerranée, de sa profondeur historique, de l'épaisseur culturelle de ses sédiments, que nous invite Jacques Berque, ce frère aîné de la « pensée méridionale ».